

Jouchka était du genre à ne pas hasarder un mot en public, particulièrement dans les soirées mondaines dont elle se méfiait depuis le fameux incident du coucher de soleil. En revanche, une fois ceinte d'un tablier de cuisine, elle se montrait volontiers d'humeur à déverser dans une oreille complice des flots tumultueux de spiritualité en maniant avec la même dextérité l'épluche-légumes et les versets bibliques. « Il est aussi beau de peler des pommes de terre pour l'amour du Bon Dieu, que de bâtir des cathédrales »... La leçon de Larigaudie avait fait école ! Jouchka n'avait de cesse de bâtir des piliers et autres arcatures de mots et ça finissait toujours par une vinaigrette trop salée, un monticule de paprika sur le parquet, un doigt entaillé accompagné d'un sonore « Yoï ! », cri de douleur à retentissement plus guerrier en vérité que notre enfantin « Aïe ! ». Tout tombait par terre, l'instrument blessant, les élucubrations existentielles les plus audacieuses, et les épluchures de pommes de terre. À quoi succédait une exclamation de dépit en hongrois, non dépourvue de raffinement académique malgré la véhémence qui l'accompagnait, et qui se voulait plus qu'un gros mot, qui était un mot *énorme*, aussi majeur et ténébreux qu'une devise d'exorciste. On pouvait le traduire en substance de la sorte :

— Que tous les maudits crépitants orages de l'univers halluciné se rassemblent sur cette sombre affaire de pommes de terre !

Les fils des steppes n'avaient pas la brièveté de Cambronne! Même dans les petites misères de la vie quotidienne, Jouchka conservait toujours quelque lyrisme. C'était son élégance à elle.

(Chap. 15, "Il faut toujours aimer 1.2.3")